

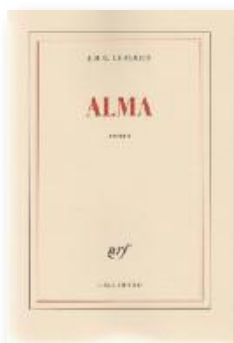
Notes de lectures de Georges Leroy

Décembre 2017

★ pas d'intérêt, ★★ peu d'intérêt, ★★★ un certain intérêt,
★★★★ un grand intérêt, ★★★★★ un intérêt exceptionnel.

L'attribution des étoiles est relative, et peut comporter des aspects négatifs... le diable porte pierre. Si l'appréciation privilégie le fond à la forme, elle n'en constitue pas moins un jugement de synthèse avec sa part de subjectivité... mais non de relativisme. **Note:** La qualité de ce document permet l'impression sur une imprimante de bureau.

Alma



★★★★☆

JM G. Le Clézio

Gallimard, 350 p., 21 €

Dans son nouveau roman, l'auteur brouille nos repères et nous fait voyager à travers l'histoire, autant fantasmée que réelle, de l'île Maurice. Connaissez-vous le dodo? Ce volatile a disparu. C'était une sorte d'animal un peu mythique, qui est aussi le symbole de l'île. Le dodo s'est éteint lorsque les premiers européens ont débarqué sur l'île, à la fin du XVIe siècle, et ont dévoré l'espèce jusqu'à la dernière plume.

Si l'écrivain évoque à présent ces dodos avec une tendresse fraternelle c'est avant tout, parce que le romancier est attentif aux paradis saccagés. Il raconte cette triste fin du dodo, puisque lui aussi va régulièrement sur l'île Maurice.

Alma, clôt le cycle mauricien, après *Voyage à Rodrigues* ou encore

Le Chercheur d'Or, et met en scène deux personnages. « L'un est un Européen qui débarque sur l'île à la recherche de traces de sa famille. L'autre, narrateur, est un clochard nommé "Dodo" ayant toujours vécu là. Un hobo qui connaît et raconte les légendes insulaires. En somme, un savoureux mélange entre le présent, la réalité, le passé et les histoires de l'île.

Voici donc des histoires croisées, celle de Jérémie, en quête de *Raphus cucullatus*, alias l'oiseau de nausée, le dodo mauricien, et celle de Dominique, alias Dodo, l'admirable hobo, né pour faire rire. Leur lieu commun est Alma, l'ancien domaine des Felsen sur l'île Maurice, que les temps modernes ont changée en Maya, la terre des illusions :

« Dans le jardin de la Maison Blanche le soleil d'hiver passe sur mon visage, bientôt le soleil va s'éteindre, chaque soir le ciel devient jaune d'or. Je suis dans mon île, ce n'est pas l'île des méchants, les Armando, Robinet de Bosses, Escalier, ce n'est pas l'île de Missié Kestrel ou Missié Zan, Missié Hanson, Monique ou Véronique, c'est Alma, mon Alma, Alma des champs et des ruisseaux, des mares et des bois noirs, Alma dans mon cœur, Alma dans mon ventre. Tout le monde

peut mourir, pikni, mais pas toi, Artémisia, pas toi. Je reste immobile dans le soleil d'or, les yeux levés vers l'intérieur de ma tête puisque je ne peux pas dormir, un jour mon âme va partir par un trou dans ma tête, pour aller au ciel où sont les étoiles. »

« isia, pas toi. Je reste immobile dans le soleil d'or, les yeux levés vers l'intérieur de ma tête puisque je ne peux pas dormir, un jour mon âme va partir par un trou dans ma tête, pour aller au ciel où sont les étoiles. »

Quatre saisons à l'hôtel Univers



★★★★☆

Philippe Videlier

Gallimard, 500 p., 23 €

Un communard libéré des bagnes de Nouvelle-Calédonie, une intrépide féministe passionnée par Jules Verne, des aventuriers italiens, des gardes hindous, des officiers anglais: on

croisait forcément des gens hardis à la pointe de l'Arabie, à l'Hôtel de l'Univers, dans la cité d'Aden. Arthur Rimbaud, devenu un autre, y fit escale. En ce point du globe s'attardèrent le philosophe Paul Nizan et le poète Philippe Soupault. Selon un géographe, le mot Éden a la même origine que le mot Aden. Cela reste à voir. Rejetant les dominations coloniales, l'Orient arabe a voulu entrer en modernité. Au Caire, à Damas, à Bagdad, des colonels enfilèrent l'uniforme du progrès. Aden choisit la révolution.

Depuis le parvis de l'Hôtel de l'Univers, c'est toute l'épopée de notre temps qui est observée à travers l'histoire du monde arabe, creuset où entrent en fusion les appétits des puissances planétaires.

On retrouve ici le ton propre à Philippe Videlier: une ironie à la fois caustique et nonchalante, usant d'un style imperturbable pour décrire le cours sanglant de l'histoire en s'appuyant sur une documentation riche et précise.

L'art culinaire



★★★★☆

Apicius

Les belles lettres, 300 p., 17 €

Gavius Apicius, ami de Tibère est entré dans la légende impériale pour avoir porté la glotonnerie à des extrêmes inouïs. L'auteur de

L'Art Culinaire s'est fait connaître par ses extravagances culinaires en inventant des plats tels que le talon de chameau ou les langues de flamants, mais aussi par les dépenses somptuaires que nécessitaient ses festins. On raconte même que, dans l'obligation de restreindre son train de vie, il se serait empoisonné. Même si la version que nous possédons est sans doute largement postérieure à Apicius et daterait probablement des années 400, *L'Art Culinaire*, n'en constitue pas moins pour nous un précieux témoignage historique, tant sur les goûts de l'époque que sur les techniques de conservation des aliments.

La littérature culinaire était dans l'Antiquité très développée avec des auteurs comme Chrysippe de Tyane, et liée à la diététique.

Vin merveilleux aux épices, mijoté de lentilles aux châtaignes ou quenelles de lièvre aux pignons macérés: découvrez les recettes du plus célèbre des gastronomes latins, réputé pour ses talents culinaires, sa glotonnerie et les dépenses somptuaires de sa table.

À travers le mur



★★★★☆

Hannah Arendt

Payot, 190 p., 20 €

Quatre textes totalement inédits de la grande philosophe, un conte

et trois paraboles, retrouvés dans les archives à New York par Karin Biro et traduits par la romancière Diane Meur. Ils révèlent une Arendt peu connue, sombre, littéraire, influencée par Kafka. Ces textes sont suivis du carnet, lui aussi inédit, tenu par sa mère durant la petite enfance de sa fille et jusqu'à son adolescence, où Hannah apparaît en jeune fille angoissée, surdouée et rebelle.

L'amour courtois



★★★★☆

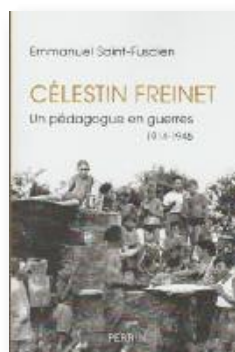
Adeline Richard-Duperray

PU de Provence, 130 p., 7 €

L'amour courtois est une notion à la fois célèbre et mal connue, d'autant plus que son sens, à force d'emplois abusifs, s'est brouillé. Pour le redéfinir et lui rendre son caractère opérant, on en examinera les origines à travers son ancrage historique, puis à travers ses sources littéraires et culturelles ainsi que les motifs caractéristiques qui participent de sa définition. Intrinsicquement peccamineuse, politiquement périlleuse, et pourtant valorisée par les œuvres où elle apparaît, cette forme du sentiment amoureux est ambivalente; la résolution du conflit éthique qui la fonde s'opère de multiples manières au sein des œuvres, révélant la vision du monde qui les sous-tend. Fruit de la période médiévale qui a commencé de le

théoriser, le terme d'amour courtois a été d'abord été repris par Gaston PARIS, puis utilisé par l'ensemble de la critique moderne; cette notion a été étendue à des textes de plus en plus divers, au point d'être utilisée de manière abusive. Il est donc fondamental de préciser, dans les œuvres les plus connues pour lesquelles on l'a faite intervenir, dans quelles limites elle leur est applicable. Lorsque l'on dégage les constantes de l'amour courtois, c'est son lien, originel, avec le chant et la poésie qui en apparaît comme le cœur battant et comme le point de fuite si bien que, malgré un déclin apparent, la tradition s'en est perpétuée sous diverses formes en littérature, et ce jusqu'à la période contemporaine.

Célestin Freinet



★★★★☆

Emmanuel Saint Fuscien

Perrin, 260 p., 20 €

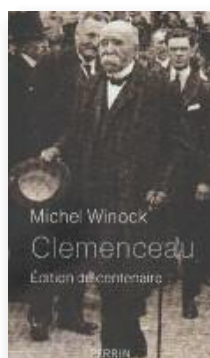
Contre toute attente, ce sont les guerres qui ont façonné Célestin Freinet et sa pédagogie, et non le refus de l'autorité.

Si l'armée et la caserne représentent bien les contre-modèles de l'École défendue par Célestin Freinet, la guerre ne compte pas pour rien dans les attentes et les pratiques pé-

dagogiques du célèbre pédagogue. Ce paradoxe fut toujours ignoré.

Aspirant officier de la Première Guerre mondiale, gravement blessé au Chemin des Dames en octobre 1917, membre du parti communiste à partir de 1926, au cœur d'une guerre scolaire en 1932-1933, engagé avec son école sur le front intérieur de la guerre d'Espagne, interné dans les camps français jusqu'en octobre 1941, maquisard sédentaire et membre de la commission départementale de Libération des Hautes-Alpes, l'ouvrage avance, à rebours d'une certaine science de l'éducation, que les pratiques pédagogiques inventées par Célestin Freinet sont inséparables des expériences de guerre de son auteur. Un ouvrage décapant.

Clemenceau



★★★★☆

Michel Winock

Perrin, 580 p., 35 €

Il y a cent ans, le président de la République Raymond Poincaré nommait son vieil adversaire Georges Clemenceau à la présidence du Conseil. La Révolution russe privait la France de son principal allié sur fond de mutineries et de rupture de l'« union sacrée ». Avec son célèbre mot d'ordre, « Je fais la guerre », le Tigre allait jouer un rôle majeur pour renverser une situation qui conduirait

un an plus tard à l'armistice puis à la paix victorieuse contre l'Allemagne.

Ce sacre éphémère couronne une carrière exceptionnelle, longue d'un demi-siècle, qui voit le « tombeur de ministères » chuter avec Panama pour se redresser avec l'affaire Dreyfus avant de devenir le « premier flic de France » et parachever sa métamorphose en « Père la Victoire ». Clemenceau incarne plus largement les évolutions de la gauche, de l'opposition radicale à la culture de gouvernement, réconciliant la Révolution avec l'exercice du pouvoir.

Il fallait à ce républicain capital une biographie: l'auteur a relevé le gant par la fluidité du style. Tout est époustouflant dans ce livre qui fait revivre bien des aspects oubliés d'un parcours politique unique en son genre.

Bon vivant



★★★★☆

AJ Liebling

La Table ronde, 250 p., 17 €

1926, l'auteur a vingt-deux ans et termine ses études de journalisme lorsque son père lui propose de passer un an à Paris. Le jeune homme saute sur l'occasion de découvrir cette ville magique, où tout semble permis et où le monde entier a l'air de s'être donné rendez-vous. Une fois sur place, alors qu'il est censé

suivre des cours de littérature à la Sorbonne, le narrateur se dirige vers d'autres « disciplines » : les femmes, mais aussi et surtout la cuisine et les vins français. Cette année d'apprentissage inaugurerà une longue histoire d'amour avec la France, dont ce livre est le témoignage éclatant. On y découvre un Paris aujourd'hui disparu que la plume gourmande de l'écrivain ressuscite à coups d'anecdotes et de considérations savoureuses.

Drôle, truculent, savant, gourmand, gourmet, reporter de guerre, spécialiste du sport, expert en vins, épicurien émérite, bourreau de travail, pondant article sur article avec passion, le personnage séduit. Son œuvre ? Des feuillettes épars, jamais publiés en France. Ce livre-ci est à la fois un témoignage, un testament, un récit à brides abattues, de ses expériences, de ses amitiés (notamment avec l'auteur de théâtre célèbre Yves Mirande, par ailleurs, gourmand d'élite), de ses repas, de ses voyages. Paris y est, bien sûr, à la fête, avec des repas au Restaurant des Beaux-Arts, chez Larue ou Lapérouse – souvent vertement critiqués –, de pieux liquides, absorbés avec minutie, commentés avec emphase. Mais Liebling, qui ne perd jamais le sens de la satire, se moque de ses compatriotes américains qui, à la terrasse du Sélect, à Montparnasse, se prennent pour de grands artistes, se vante d'avoir lu « Ulysse » de Joyce, et de ne jamais avoir aperçu Gertrude Stein. C'est, bien sûr, ce regard drôle, vif impertinent, qui fait de ce livre un document littéraire de belle venue.

Le chant du départ



★★★★☆

Michel Audiard

Fayard, 200 p., 18 €

Au Grand Vizir, bistrot donnant sur les miches verdâtres du lion de Denfert, on croise toute une galerie de personnages sur le retour. La grosse Clodomir, tout droit sortie de *La Nuit, le jour et toutes les autres nuits*, Vera Varlope, un boxeur, un comédien qui attend son heure et Monsieur Michel, cinéaste. Au son menaçant des Caterpillars détruisant le quartier, l'auteur tisse sa trame nostalgique d'un Paris menacé de disparaître, en revenant sur des souvenirs encore brûlants de l'Occupation et de projets professionnels avortés. *L'Instinct de mort*, acheté par Belmondo pour être co-scénarisé avec Modiano, finira au placard lors de l'évasion de la Santé de Mesrine. *On ne meurt pas d'amour aux Iles Borromées*, scénario inédit de 67, sert de prétexte pour proposer à Vera un rôle de stripteaseuse. Ensemble ils écrivent le roman impressionniste d'une ville et d'une époque, où les promenades nocturnes d'une rive à l'autre de la capitale ont valeur d'épopée.

Voici donc la publication d'un roman inédit écrit quelques mois avant sa mort, le 28 juillet 1985. Audiard, auteur de livre sérieux ?

C'était déjà reconnu par la critique littéraire en 1978, lorsque le plus gouailleur des cinéastes et scénaristes français avait écrit le très célinien *La Nuit, le jour et toutes les autres nuits* après la mort tragique de son fils, François. En réalité, le dialoguiste des *Tontons flingueurs* affichait souvent du mépris pour le septième art. « Ça fait vingt ans que je m'emmerde à écrire des trucs pour gagner des sous ! », avait-il coutume de répéter.

Les colombes du Roi Soleil



★★★★☆

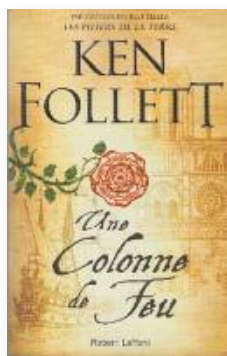
Collectif

Flammarion, 60 p., 13 €

Charlotte, Hortense, Isabeau et Louise sont élevées à Saint-Cyr, dans la rigueur et la piété. Racine écrit pour les jeunes filles une pièce de théâtre : Esther. Elles sont toutes très excitées à l'idée de jouer devant le roi et sa cour. À l'occasion d'une des représentations, Hortense rencontre le frère de Charlotte, dont elle tombe amoureuse. Elle qui comptait vouer sa vie à Dieu se trouve devant un difficile dilemme. Pendant ce temps, Charlotte prépare sa fuite pour retrouver son cousin, à qui elle est fiancée. Quant à Isabeau, elle décide de consacrer sa vie à l'apprentissage des jeunes filles dans la maison de Saint-Louis. Après s'être enfuie de Saint-Cyr, une nouvelle vie attend Charlotte à la Cour de

Versailles : une vie de fête, de liberté et de joie. Mais une découverte vient troubler son bonheur : son fiancé, François, a disparu. Elle va tout faire pour le retrouver.

Une colonne de feu



★★★★☆

Ken Follett

R Laffont, 900 p., 24,50 €

Après *Les Piliers de la Terre* et *Un monde sans fin*, Ken Follett renoue avec la magnifique fresque de Kingsbridge, qui a captivé des millions de lecteurs dans le monde entier.

Noël 1558, le jeune Ned Willard rentre à Kingsbridge : le monde qu'il connaissait va changer à tout jamais... Les pierres patinées de la cathédrale dominant une ville déchirée par la haine religieuse et Ned se retrouve dans le camp adverse de celle qu'il voulait épouser, Margery Fitzgerald.

L'accession d'Élisabeth I^{re} au trône met le feu à toute l'Europe. Les complots pour destituer la jeune souveraine se multiplient, notamment en France où la séduisante Marie Stuart, considérée comme l'héritière légitime du royaume anglais et issue de la redoutable famille française de Guise, attend son heure. Pour déjouer ces machinations, Élisabeth constitue les premiers services secrets

du pays et Ned devient l'un des espions de la reine. À Paris, il fait la connaissance de la libraire protestante Sylvie Palot dont le courage ne le laisse pas indifférent...

Dans ce demi-siècle agité par le fanatisme qui répand la violence depuis Séville jusqu'à Genève, les pires ennemis ne sont cependant pas les religions rivales. La véritable bataille oppose les adeptes de la tolérance aux tyrans décidés à imposer leurs idées à tous les autres à n'importe quel prix.

Une année parmi d'autres dans ce siècle contrasté qui vit fleurir la Renaissance et les fous de Dieu, s'opposer ou s'allier les « grands », Médicis, Tudor, Guise, Stuart, de part et d'autre de la Manche, sans oublier les Espagnols avec Philippe II et sa sœur Marguerite de Parme.

Comment être chrétien dans un monde qui ne l'est plus



★★★★☆

Rod Dreher

Artège, 320 p., 21 €

À la fin de son livre *Après la vertu*, le philosophe Alasdair MacIntyre proposait la construction de « nouvelles formes locales de communauté où la civilité et la vie intellectuelle et morale pourront être

soutenues à travers les ténèbres qui nous entourent déjà ». Il ajoutait : « *Nous n'attendons pas Godot, mais un nouveau (et sans doute fort différent) saint Benoît.* » Un journaliste, écrivain et père de famille américain a voulu approfondir cette intuition. Rod Dreher, 50 ans, ancien protestant devenu successivement catholique puis orthodoxe, qualifie son projet « contre-culturel » de « pari bénédictin » (*Benedict Option*). S'inspirant de la Règle de saint Benoît, il veut inciter les chrétiens à mettre leurs pratiques en cohérence avec une foi qui ne peut être rabaisée à un simple « *déisme éthico-thérapeutique* » sans implications concrètes.

Voici un essai décisif, peu consensuel, fruit d'une intuition tenace : les chrétiens vont devoir prendre de fermes résolutions, intérieures et pratiques, pour résister aux fléaux de la modernité. En effet, comment vivre sa foi dans un monde sécularisé devenu de plus en plus hostile à l'Évangile ? Ceux qui minimisent le phénomène participent à son accélération, affirme l'auteur avec lucidité, sans regrets ni résignation. Depuis son poste d'observation, ce père de famille, chrétien fervent et journaliste renommé (*The American Conservative*), scrute et enquête : quelles sont les racines de la fragmentation de nos sociétés occidentales ? En quoi la sexualité et la technologie déstabilisent l'Église ? Pourquoi les sacrifices, la liturgie et la prière constituent les clés d'un réveil ?

Rod Dreher perçoit l'urgence, non pas d'une nouvelle croisade, mais de la conversion des âmes, pour le bien de tous ; avec Jacques Maritain il invite à être « l'armée des étoiles jetée dans le ciel ».

Or la règle bénédictine est riche d'orientations (ordre, prière, travail, ascèse, stabilité, communauté, hospitalité, équilibre) qui peuvent être adaptées avec fruit dans le monde séculier : par exemple en développant des réseaux de solidarité entre chrétiens, en protégeant les enfants d'un enseignement séculariste et d'influences perverses (notamment par la création d'écoles indépendantes), en refusant les métiers qui posent des problèmes moraux graves. Dreher met en garde contre la révolution sexuelle et son ultime avatar : une idéologie LGBT de plus en plus oppressive, ainsi que sur l'impact – qui n'est pas moralement neutre – de la technologie, notamment digitale.

Plus positivement, le « pari bénédictin » consiste à redécouvrir l'héritage biblique et culturel chrétien et la beauté de la liturgie, à évangéliser par la bonté et la beauté, à accepter l'exil et la possibilité du martyre. La « politique antipolitique » que défendaient les dissidents tchèques Havel et Benda et que Dreher reprend à son compte, consiste à « vivre en vérité », et à développer une « polis parallèle » – non un ghetto façon amish mais des petites communautés poreuses, enracinées dans les familles et les paroisses, capables de rayonner autour d'elles. Dreher a été impressionné par la créativité des catholiques italiens du mouvement Communion et Libération et de sa Compagnie des œuvres qui ont su multiplier les initiatives sociales. Le « retrait stratégique » qu'il prône n'est donc pas un simple repli, mais plutôt un appel au peuple de Dieu pour qu'il retrouve son dynamisme de « minorité créative » (comme disait Benoît XVI). La paru-

tion de son essai (facile à lire comme savent faire les Américains) est une bonne nouvelle de cette période !

La conquête des îles de la Terre ferme



★★★★☆

Alexis Jenni

Gallimard, 400 p., 22 €

« J'ai vu tout ça. Nous l'avons fait, et on l'oubliera si je ne le raconte pas, personne ne le croira quand il le lira, mais nous l'avons fait. Traverser la mer inconnue, vaincre des armées, détruire nos navires, entrer dans cette ville, nous emparer du grand Montezuma, faire périr ses capitaines pendant qu'il est aux fers, et survivre. Ces grands faits incroyables, nous en sommes les acteurs, mais Dieu seul les préparait sur notre route. Car quels hommes oseraient imaginer tout ça ? Et quels hommes oseraient l'accomplir ? »

Innocent, jeune hobereau d'Estremadura engagé comme scribe, accompagne Hernán Cortés dans sa conquête du Mexique. Il relate la traversée de l'Atlantique jusqu'à Cuba, déjà sous autorité espagnole. À son arrivée, le conquistador recherche des informations nouvelles sur l'île du Yucatán. Il cherche au nord l'équivalent du détroit que Magellan a trouvé au sud, afin d'accéder aux fameuses Indes.

Comment un peloton de soudards espagnols a-t-il pu soumettre en quelques mois l'empire aztèque et le rendre exsangue ? La question hante les historiens. Elle continue de travailler la société mexicaine issue de cette conflagration. Plus largement, elle interpelle notre monde globalisé, dont la geste de 1519-1521 reste un épisode fondateur.

En ce temps de « découvertes », où des « Indes » nouvelles surgissaient chaque jour à la proue des caravelles, les cartes étaient peuplées de monstres à tête de chien et semées d'îles improbables. Le contour des Amériques s'esquissait. Les appétits du négoce s'aiguisaient. La prise de Mexico-Tenochtitlan par Cortés, en 1521, allait propulser l'Espagne au rang de première puissance coloniale. À un coût humain énorme. « *Tant de villes rasées, tant de nations exterminées* », soupire Montaigne.

Juan de Luna, jeune hidalgo d'Estremadura, est le narrateur de ce roman « cortésien ». Avec cinq cents types de hasard rassemblés à Cuba, Hernán Cortés découvre et conquiert le grand empire des Mexicas, dans une suite de prouesses que l'on croirait tirées d'un roman de chevalerie qui tourne mal. Jamais il n'y eut plus grande aventure que celle-ci, et jamais il n'y en aura d'autre, car désormais le monde est clos, connu, fini : il n'y aura plus jamais de Nouveau Monde.

Ce roman-récit retrace la lente progression des conquistadors vers les hauts plateaux à la rencontre du souverain aztèque Moctezuma. La matière est travaillée à la Soutine : quartiers de viandes animales et

humaines, puanteurs. Delacroix n'est pas loin.

Dans l'ivresse de l'histoire



★★★★☆

Bernard Guetta

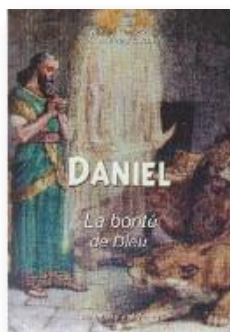
Flammarion, 350 p., 20 €

« Je n'ai pas de certitudes mais, en témoignant de ces années, en disant la manière dont je les ai vécues et les ai fait vivre sur le papier ou par les ondes, par la plume ou le micro, je voudrais tenter d'en éclairer le cheminement. Je voudrais laisser un état des lieux à ceux qui nous succèdent, à ceux qui se cherchent une feuille de route dans ce brouillard mondial et dont la vie sera infiniment moins facile et belle que la nôtre, celle des soixante-huitards. »

Ce livre est donc un récit, à la première personne. L'auteur y raconte, telles qu'il les a vécues, les cinq révolutions de sa génération - la décolonisation, les années soixante, la révolution, l'écroulement du communisme et les révolutions arabes. Il le fait avec ses partis pris et ses enthousiasmes, les déceptions et la subjectivité d'un enfant de l'après-guerre. Il le fait en message d'espoir aux générations montantes dont la tâche est immense, presque impossible mais, au fond, pas plus qu'au début des années soixante où tout était, déjà, à reconstruire. Mais

alors qu'à apporter cette génération? Un journaliste engagé, doublé d'un formidable conteur. »

Daniel



★★★★☆

Mauricette Vial Andru

Ed. St Jude, 80 p., 5 €

Cet opuscule retrace l'histoire de Daniel, adolescent, interprète des songes du roi de Babylone Nabuchodonosor. Suite à la prise de Babylone par les Mèdes, Daniel est jeté aux lions. Il les écarte miraculeusement grâce à sa foi. C'est le modèle de la fidélité à sa foi. À partir de 7 ans.

Décadence fin de siècle



★★★★☆

Michel Winock

Gallimard, 250 p., 23 €

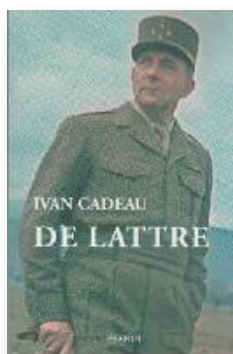
Les dernières années du XIX^e siècle voient triompher la République. Pour d'aucuns une ère nouvelle commence. À Paris, les expositions universelles de 1889 et de 1900 donnent

la mesure du progrès technique et industriel du pays. Mais la victoire des républicains et l'apothéose d'une « nouvelle » civilisation, urbaine, technique, matérialiste font naître un sentiment profond de décadence. Le mot court comme une traînée de poudre, répété par les intellectuels et repris dans les discours des premiers chantres du nationalisme. Hugo est mort. Barrès est né.

Écrivains, publicistes, journalistes rivalisent de pessimisme sur les temps modernes appauvris par la déchristianisation et hantés par la menace révolutionnaire en ces années de misère sociale. On dénonce les progrès de la société démocratique, que le naturalisme dans les romans a dépeint dans toute son abjection. Resurgit alors le goût pour le morbide, les sciences occultes, l'érotisme faisant, le satanisme... Voici venu l'époque des imprécateurs qui haïssent le siècle et annoncent la fin des temps. Décadence! Ce mot-là est associé en effet à la conviction séculaire, théologique, du grand coup de balai qui jettera le monde dans un abîme apocalyptique, d'où l'on espère voir sortir la régénérescence de l'humanité.

Dans cet ouvrage arborescent et de synthèse, l'auteur présente d'une nouvelle manière les peurs, les angoisses, les découragements qui, sous le signe de la décadence, se révèlent également la source féconde d'un renouvellement littéraire et artistique, illustré par de grands auteurs, Barbey d'Aurevilly, Huysmans, Léon Bloy, Octave Mirbeau, Mallarmé, Georges Darien, Pierre Louÿs... La décadence représente aussi bien un état d'esprit et une disposition de l'âme qu'une esthétique.

De Lattre



★★★★☆

Ivan Cadeau

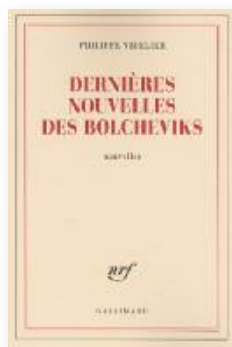
Perrin, 280 p., 22 €

« Ce guerrier est un éducateur », déclarait Édouard Herriot, le mardi 15 janvier 1952, en hommage à Jean de Lattre de Tassigny, disparu quelques jours plus tôt. « Guerrier », d'abord, car sa carrière militaire, commencée en 1908, englobe les conflits de l'armée française au XXe siècle, des champs de bataille de la Première et de la Deuxième Guerre mondiale aux théâtres d'opérations extérieurs, du Maroc à l'Indochine. « Éducateur », ensuite, parce que cette dimension est indissociable de l'œuvre de de Lattre. La volonté d'instruire et d'encadrer la jeunesse apparaît dans les nombreux commandements qu'il occupe, comme chef de peloton de cavalerie ou comme général, placé à la tête de la première armée française.

Quant à la personnalité du maréchal de Lattre, elle continue bien après sa mort à susciter les plus vifs commentaires, les uns mettant en avant ses atouts – animateur hors pair, travailleur infatigable –, les autres préférant relever ses défauts – ses colères, sa vindicte, son goût du faste. Il n'en fut pas moins un chef de guerre exceptionnel, et c'est

sans doute là qu'il convient de trouver sa plus grande qualité, dans l'encadrement et le commandement de la troupe, dans son aptitude à susciter l'adhésion et à mener les hommes. Le portrait nuancé d'une gloire française.

Dernières nouvelles des bolchéviks



★★★★☆

Philippe Vidalier

Gallimard, 220 p., 18 €

« Au matin du 16 mai 1939, les agents mandatés du NKVD vinrent prendre en automobile Isaac Babel au "village des écrivains" de Perekino. On l'emmena à la prison avec ses manuscrits ficelés en liasse. Au début, il n'avoua rien. Pas même qu'il était un espion à la solde du Français André Malraux. »

La mutinerie du *Potemkine*, l'assassinat d'un vice-gouverneur par Maria Spiridonova, *Cavalerie rouge* peint par un Malévitch de plus en plus inquiet, l'aventure étonnante de Gagarine... Quatorze nouvelles, émouvantes, tragiques ou drôles, qui racontent la Russie de l'époque soviétique et les événements ou les acteurs majeurs de la révolution, globalement de manière positive.

L'auteur allie la précision documentaire et une discrète férocité de ton, qui confère à ces nouvelles

un charme particulier. Il a inventé un genre, le roman d'histoire : conter la vérité comme si c'était une fiction.

Des pouvoirs de l'opinion



★★★★☆

Jean-Pierre Beaudoin

Les Belles Lettres, 23 p., 22 €

L'opinion a toujours été un enjeu politique. Elle est devenue un enjeu économique majeur : le succès ou l'échec d'un projet, d'un produit, d'une marque se joue bien au-delà du seul marché. Les priorités de la société font aujourd'hui pression sur les intérêts des marchés : le citoyen prend le pas sur le consommateur après une période où l'on a craint la marchandisation du monde.

La tertiarisation de l'économie, avec le poids croissant de la valeur des marques et de la réputation dans la valeur des entreprises, combinée avec l'explosion de l'internet comme réseau de communication et de commerce, donnent à cette opinion publique une force qui va continuer de s'accroître.

Mais qui est « l'opinion » ? Comment fonctionnent ses ressorts ? Quelles évolutions attendre dans les années qui viennent ? Pour les décideurs, il est essentiel de saisir ces tendances et comprendre ces mécanismes de l'opinion.

Au moyen d'exemples concrets et en mobilisant de nombreuses sources internationales, l'auteur met en lumière dans ce livre les grandes tendances qui, depuis la fin de l'après-guerre et à l'horizon du milieu du XXI^e siècle, structurent les « pouvoirs de l'opinion ». Il apporte aux décideurs tant publics que privés bien des clefs leur permettant d'éviter des crises à répétition.

Un excellent livre qui met en perspective, de manière très pédagogique, notre société de l'hyperconsommation et qui propose des pistes et des axes d'exploration pour les années à venir.

Droite-gauche, ce n'est pas fini



★★★★☆

Jean-Louis Harouel

Desclée de Brouwer, 280, 19 €

Existe-t-il une différence de nature entre la droite et la gauche? Les clivages politiques historiques ont-ils encore une raison d'être? Derrière des conflits d'idées que l'on pense de nature purement séculière et remontant tout au plus à deux siècles, se cachent des conflits religieux millénaires dont le souvenir est perdu pour la plupart des protagonistes.

Depuis quelques ouvrages l'auteur étudie l'influence du facteur religieux sur les accomplissements des

sociétés humaines. Ce brillant essai propose de penser l'opposition des partis politiques de droite et de gauche comme issus d'une différence de nature héritée de l'histoire des idées au sein des conflits religieux. Le professeur de droit considère ainsi que la gauche descend des grandes hérésies chrétiennes et la droite du christianisme légitime. Développant cette thèse originale, l'auteur défend l'idée que la gauche est l'héritière des grandes hérésies chrétiennes comme la gnose et le millénarisme tandis que la droite reste l'héritière sécularisée d'un christianisme constitutionnel.

En fait, voici presque vingt ans que la distinction entre gauche et droite est contestée.

Or, l'auteur rappelle une réflexion de Jacques Julliard qui observait que la gauche « prend sa source dans l'esprit religieux, comme si en prétendant le combattre, elle n'avait fait que se substituer à lui ». Et si le clivage gauche-droite avait tout simplement des racines religieuses? Tel est l'objet de la démonstration que tente ce livre. Et l'auteur de mettre en exergue que le critère de l'origine religieuse des idées politiques et sociales est le fil conducteur qui permet, au sein du labyrinthe des pensées et des sensibilités politiques, de déterminer la frontière entre ce qui relève de la gauche et ce qui relève de la droite. L'antithèse entre les falsifications du christianisme qui ont engendré la gauche et le christianisme d'où découlent les mentalités de droite permet d'établir une cartographie précise des thèmes politiques en marquant bien leur registre.

Un essai vigoureux et argumenté à la jonction de la philosophie politique, de la sociologie, du droit et de l'histoire. Le clivage droite-gauche ne peut pas être dépassé, car il est indépassable.

Du cloître à la place publique



★★★★☆

Collectif

Poésie Gallimard, 560 p., 10 €

Pourquoi personne n'avait-il encore rassemblé les textes médiévaux en langue d'oïl les plus remarquables, dans un seul et même ouvrage? Pourquoi nulle anthologie n'avait-elle conduit le lecteur d'aujourd'hui jusqu'à eux, par le biais d'une traduction sensible à la langue ancienne? Est-ce parce que composés en français des XII^e et XIII^e siècles ils déployaient une richesse lexicale inouïe, une morphologie singulière, une complexité référentielle peu compatible avec la compréhension restreinte du lecteur contemporain? Les auteurs ont pris le parti de rassembler les textes majeurs de cette littérature et de les traduire en français contemporain, pour les rendre accessibles, tout en suivant au plus près leur prosodie octosyllabique et leur lexique imagé. Cette anthologie a ainsi été conçue comme une véritable entreprise poétique

moderne. Voici donc la première anthologie à ce jour de la littérature composée en langue d'oïl, dans le nord de la France (Artois et Picardie) aux XII^e et XIII^e siècles. On y trouve les noms et des extraits d'Adam de la Halle, Jacques d'Amiens, Baude Fastoul, Jean Bodel. Soit très précisément dans les années où s'édifia la cathédrale d'Amiens et se développa la prospérité communale et commerciale d'Arras (banques, commerce du drap, association littéraire dite Carité des Jongleurs). Les problèmes d'Arras devinrent vite ceux d'une cité moderne. La littérature apparue dans la ville à ce stade traite pour la première fois en France des questions d'argent, de liberté et de santé. Elle n'a plus rien à voir avec la poésie lyrique des petits seigneurs féodaux du sud de la France, codificateurs de l'amour courtois.

Éclats de verre



★★★★☆

Marie-Victoire Velut

Belles Lettres, 190 p., 19 €

Chacune des nouvelles de ce recueil élabore son propre univers mais dit aussi quelque chose du monde qui nous est familier. Il s'agit le plus souvent d'en montrer les limites : soit que les nouvelles mettent en scène des vérités amères inhibant

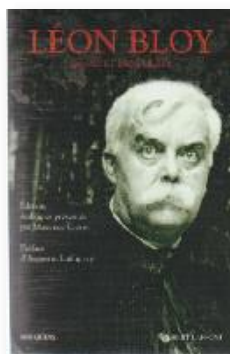
la société contemporaine, soit qu'elles proposent au lecteur une échappée aux dérives de la modernité par l'exaltation de l'idéal.

À l'activisme surestimé, au divertissement systématique, à la parole déstructurée, au déni de toute forme d'héritage, s'oppose la richesse de la vie intérieure innervée par la culture et l'imagination, tissée d'amitiés et de souvenirs, qui fait accoster l'homme aux rivages de la souffrance et de la mort avec sérénité.

À la fois dures et tranchantes comme des morceaux de verre, toutes les nouvelles de ce livre, laissent ainsi passer des rais de lumière, des instants de grâce, des trouées vers des contrées plus belles où l'homme, échappant à la tragédie d'un monde qui se déshumanise, peut découvrir son salut.

Très bien écrit, ce livre qui fait du bien... un auteur à suivre, car exigeant.

Essais et pamphlets,



★★★★☆

Léon Bloy,

Robert Laffont, 1.536 pp., 34 €

Après avoir enfilé une soutane blanche et béni la foule rassemblée place Saint-Pierre, l'un des premiers travaux du pape nouvellement élu consiste à préparer l'homélie de la messe qu'il célébrera le lendemain

matin, en présence des cardinaux, dans la chapelle Sixtine.

Le jeudi 14 mars 2013, le pape François a surpris le monde entier en citant, comme s'il s'agissait d'un antique Père de l'Église, l'écrivain Léon Bloy : « Celui qui ne prie pas le Seigneur prie le diable. » Et le Pape a commenté en introduisant un thème majeur de son pontificat : « Quand on ne confesse pas Jésus-Christ, on confesse la mondanité du diable, la mondanité du démon. »

La citation est tirée du *Révéléateur du globe*, premier ouvrage publié de Léon Bloy, en 1884.

Cette citation de Léon Bloy et l'écho immense qu'elle a reçu disent l'importance de l'homme et de l'écrivain, bien au-delà des milieux catholiques. Entre mille autres auteurs, Nicolas Berdiaev et Jacques Maritain, Jorge Luis Borges et Georges Bernanos, Franz Kafka et Emmanuel Lévinas, Philippe Muray et Michel Houellebecq ont été des lecteurs assidus et attentifs de l'œuvre bloyenne... « Je fais des livres qui vivront mais qui ne me font pas vivre », prophétisait Léon Bloy en 1899. Son œuvre ne peut laisser indifférent. La violence littéraire de Léon Bloy a conduit à lui appliquer un vocabulaire pour forcené irrécupérable ou même pour animal sauvage. On l'a ainsi qualifié d'« aboyeur », de « démolisseur en chef de notre modernité », de « vociférateur », d'« enragé », de « furieux », d'« intransigeant »... Il est vrai que lui-même s'était fait imprimer des cartes de visite professionnelles au moyen desquelles il se présentait comme « entrepreneur de démolitions ».

Bloy est un écrivain rare, original, formé à l'école exigeante de Barbey d'Aurevilly; il a avalé la Bible en son entier; il a avalé aussi le Littré. Sa phrase est un feu d'artifice. Il jongle en virtuose avec les catachèses et les anacoluthes, les métonymies et les apocopes. Il exagère et s'en justifie fort bien: « Dans l'Absolu, il ne peut y avoir d'exagération et, dans l'Art qui est la recherche de l'Absolu, il n'y en a pas davantage. [...] L'hyperbole est un microscope pour le discernement des insectes et un télescope pour rapprocher les astres. »

Pour aggraver son cas, il use et abuse de la scatologie et de l'eschatologie. Mais la fureur de Bloy est « la fureur du Juste ». Dans ses essais et ses pamphlets, il veut uniquement témoigner du sens de l'Absolu et en donner le goût. Le drame de cet homme, c'est que ses contemporains, en particulier celui qu'il appelle le Bourgeois, sont davantage des « touristes du relatif » que des « pèlerins de l'Absolu ».

Depuis sa conversion, survenue entre 1867 et 1869, une soif inextinguible de Dieu donne à Bloy allure d'insensé alors que justement, à la différence d'un insensé, il sait où il va. Mais comment ne pas hurler quand on vit dans les ténèbres et qu'on a entraperçu la lumière? Comment ne pas hurler, pour soi de joie et d'espérance? Comment ne pas hurler pour prévenir les autres? « Si je pouvais écrire des cris, j'exprimerais peut-être une partie de ce que j'éprouve en ce moment », confie-t-il à Ernest Hello. Son œuvre, c'est une suite de cris, de plus en plus suppliants.

Léon Bloy n'est pas un anticonformiste qui s'affiche comme tel, à la manière ostentatoire des écrivains qui commencent avec cette étiquette et qui se retrouvent à l'Académie française ou au Panthéon. Quand il règle son compte au P. Henri Didon, flamboyant dominicain, en le traitant de « Savonarole de Nuremberg », quand il s'en prend à Paul Bourget, qualifié d'« Eunuque » puisqu'il lui manque quelque chose, quand il immortalise Zola en « crétin des Pyrénées », Léon Bloy ne cède pas à l'amertume du raté face à ceux qui ont réussi dans la vie. Il témoigne de la nécessité d'un verbe humain à la hauteur de la mission qui lui a été dévolue. Or cette mission est sacrée: elle consiste à garder l'Arbre de vie du livre de la Genèse pour que tous les hommes, et surtout les plus pauvres, puissent en cueillir les fruits.

Léon Bloy n'est pas un phénomène de foire, une espèce d'excéntrique insupportable dans la galerie des écrivains sérieux, ceux qu'on se doit d'étudier au lycée. C'est un catholique résolument campé au cœur de l'Église mais très dérangeant pour ses coreligionnaires parce qu'il fait le ménage dans leurs rangs avec beaucoup d'efficacité. Par un travail acharné, il se donne les moyens de penser son époque afin d'y vivre en cohérence avec l'Évangile. Et dans nombre de ses choix, il ne se trompe pas. Pauvre lui-même jusqu'à la misère, il épouse la cause du Pauvre contre le Bourgeois. Il comprend que le Sang du Pauvre, c'est-à-dire, pour lui, le Sang du Christ, coule à flots quand un propriétaire chasse son locataire insolvable ou que les colonies asiatiques de la France

constituent un lieu d'exploitation inavouable... En épousant la Douleur, Léon Bloy a consenti à cette mort à soi évangélique qui permet d'accéder au Pays où l'on peut enfin respirer. C'est là qu'il entraîne encore ses lecteurs, cent ans après sa mort.

La fréquentation de Léon Bloy n'est donc pas dangereuse pour la santé mentale des lecteurs et, si l'on accepte sa prétention à parler en « pèlerin de l'Absolu », il est possible de s'intéresser à lui de manière très raisonnable sans verser dans l'il-luminisme! Léon Bloy est cohérent dans la démesure assumée de son propos. Léon Bloy est finalement beaucoup plus fréquentable que sa légende noire ne le prétend.

L'Etat ou la grande illusion



★★★★☆

Frédéric Bastiat

Arfuyen, 160 p., 12 €

Chacun se plaint de la bureaucratie et de la monarchie présidentielle. La France est malade de centralisme et d'étatisme. Mais à chaque élection, on propose plus d'État et plus de règles...

Qui a lu Frédéric Bastiat (1801-1850), l'un des plus grands penseurs politiques que la France ait produits, et dans son pays même, dirait-on, oublié? Déjà de son vivant Bastiat dérangeait. Chef d'entreprise, jour-

naliste, parlementaire, redoutable satiriste, où le classer? Son indépendance, son humour déconcertent. À l'Assemblée nationale, il siège à gauche. Il combat la peine de mort, l'esclavage, le colonialisme. Il défend le droit de grève, les caisses mutuelles, la liberté de la presse. « *Il y a trop de législateurs, organisateurs, conducteurs de peuples, pères des nations, écrit-il. Trop de gens se placent au-dessus de l'humanité pour la régenter.* »

Bastiat est l'un des pères de l'économie moderne, mais c'est en France qu'il semble le plus oublié. Présentés par l'un des meilleurs connaisseurs de sa pensée, les quatre textes courts et brillants que rassemble ce petit livre (« L'État », « Justice et fraternité », « À MM les Électeurs de l'arrondissement de Saint-Sever », « Pétition des fabricants de chandelles... ») incitent à repenser la place centrale de l'État dans notre organisation politique.

« *L'État, demande Bastiat, qu'est-ce? où est-il? que fait-il? que devrait-il faire? Tout ce que nous en savons, c'est que c'est un personnage mystérieux, et assurément le plus sollicité, le plus tourmenté, le plus affairé, le plus conseillé, le plus accusé, le plus invoqué et le plus provoqué qu'il y ait au monde.*

« *Car, Monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je gage dix contre un que depuis six mois vous faites des utopies; et si vous en faites, je gage dix contre un que vous chargez l'État de les réaliser*

« *L'État, c'est la grande fiction à travers laquelle tout le monde s'efforce de vivre aux dépens de tout le monde.* »

Aujourd'hui encore, sa réflexion n'a rien perdu de son actualité: par l'excès même de ses satires et ses pamphlets, il nous conduit à repenser en son fondement le rôle de l'État dans l'économie et dans la société.

États d'homme



★★★★☆

Gus

Ed. Emmanuel, 50 p., 12 €

Le saviez-vous? La planète Terre est peuplée à 50,2% d'hommes. Oui, oui. D'hommes, de mâles... Poilus ou propres, guerriers ou domestiqués, vaillants ou fragiles, leur virilité contrastée atteste que le XXI^e siècle n'a pas totalement eu raison d'eux. Mais qui sont-ils donc? Comment évoluent-ils? De quoi se nourrissent-ils? Quels sont leurs rituels? Leur milieu de vie? Leurs mœurs? Le mystère reste complet...

Dur dur, d'être un homme aujourd'hui! voici un recueil d'illustrations humoristiques à la Guézou qui croque avec humour et finesse les paradoxes imposés à la gent masculine, en ce début de XXI^e siècle. Elle se doit d'être chevaleresque tout en faisant la vaisselle... dans un monde où l'héroïsme n'est plus à portée de main... Quelques phrases parsèment ce chemin initiatique pour mieux s'y retrouver. Une chose est certaine: le moindre mâle n'existe pas.

Être communiste en URSS sous Staline



★★★★☆

Nicolas Werth

Folio, 290 p., 9 €

Le Parti sous Staline: non pas l'appareil et son sommet, mais, pour une fois, le parti des communistes. On connaît les statistiques des adhérents, mais pourquoi et comment devient-on communiste? On connaît les grands thèmes de l'idéologie stalinienne, mais quelle formation politique et morale recevait le militant de base? On connaît les fluctuations de la Ligne générale, mais quelles étaient, au jour le jour, les tâches des militants? On connaît la lutte au sommet entre Staline et Trotski, mais quel écho cette lutte avait-elle à la base et que représentait le trotskisme pour le militant ordinaire? On connaît les grands procès de Moscou, mais comment les militants organisaient-ils la chasse aux « éléments politiquement douteux » ou « socialement étrangers »? Présentés par Nicolas Werth, voici les textes qui racontent les tâches, les ambitions et les hantises quotidiennes des militants. Autobiographies, interrogatoires, enquêtes, rapports, directives et confessions, souvent tirés des inappréciables Archives de Smolensk, disent l'idéal et la misère de ceux qui avaient rêvé d'inventer l'homme

nouveau et de mériter dans l'effort et dans la peine le digne nom de communiste.

Fables et contes



★★★★☆

J. de La Fontaine

R Laffont, 1600 p., 32 €

La Fontaine s'est généreusement inspiré des sources les plus variées : les sujets de ses *Fables* sont tirés d'Ésope, Phèdre, Absternius ou Pilpay, et les thèmes de ses *Contes d'Ovide*, l'Arioste, Rabelais, Marguerite de Navarre...

Cette édition présente, pour la première fois, les *Fables* et les *Contes* accompagnés des textes de leurs sources. Par ces rapprochements, non seulement nous mesurons ce « miracle de culture », mais surtout nous pénétrons dans le laboratoire poétique de La Fontaine : la comparaison nous fait saisir au vol l'imagination qui arrive, la philosophie qui s'introduit, la gaieté qui s'insinue, l'originalité qui fleurit...

Son œuvre se déploie à travers mille façons de raconter des histoires cocasses, des drames, des contes scabreux, des fables narquoises et des aventures érotiques. Dans un style tour à tour tendre, grivois, enjoué, rêveur, enthousiaste, mélancolique, complice, insouciant ou âprement critique. « La Fontaine est

notre Homère, a écrit Taine, nous n'en avons point d'autre. Et ses *Fables* sont notre épopée. » Épopée dans laquelle le conteur fait vivre des hommes, des dieux, des animaux et la société du temps avec ses rois, ses riches, ses misérables, chacun dépeint dans son état, trivial ou noble : La Fontaine n'écarte aucune face de la condition humaine.

Si elle permet de suivre la progression de l'œuvre à travers ses modèles, cette édition célèbre surtout le créateur de l'une des langues les plus libres de notre littérature.

La grande histoire des guerres de Vendée



★★★★☆

P Buisson

Perrin, 300 p., 29 €

La « Vendée militaire » s'étendait sur quatre départements : le Maine-et-Loire, la Loire-Inférieure, les Deux-Sèvres et la Vendée. Dès les premiers rassemblements de Vendéens au printemps 1793, le signe de ralliement fut le Sacré-Cœur. « Tous les paysans avaient par dévotion, et sans que personne en eût donné l'ordre, un Sacré-Cœur à leur habit et un chaquet passé dans la boutonnière », rapporte la marquise de La Rochejaquelein dans ses *Mémoires*.

La République fit en Vendée une œuvre génocidaire. Carrier, dès qu'il

fut nommé par arrêté du Comité de salut public, le 29 septembre 1793, avait fait part de ses intentions : « Nous ferons de la France un cimetière plutôt que de ne pas la régénérer à notre façon ! ».

Patrick Buisson a réalisé de bout en bout ce superbe album qui comprend quelque 150 illustrations, dont de nombreuses méconnues ou inédites : tableaux, gravures, drapeaux, vitraux, emblèmes, armes et objets éclairent un texte original et enlevé qui fait une large place à des mémoires et témoignages contemporains.

À lire par devoir de mémoire...

Je n'ai pas encore le titre



★★★★☆

Jean-Loup Chiflet

Plon, 290 p., 19 €

Jean-Loup Chiflet, éditeur et auteur aux nombreux succès, revient dans cet ouvrage sur les moments les plus insolites, les plus festifs, les plus drôles et les plus émouvants de sa carrière. Est-ce bien raisonnable de croire qu'après avoir passé cinquante ans jour pour jour dans le monde de l'édition (rentré chez Hachette le 1er février 1967), l'auteur aurait des choses à raconter qui pourraient passionner ceux qui n'en faisaient pas partie ?

Si l'on en croit les dictionnaires, les "Bonnes feuilles" sont "une sélection des meilleures feuilles d'un livre". C'est ce que l'auteur a décidé de rassembler dans cet ouvrage avec les moments les plus insolites, les plus festifs, les plus drôles, les plus émouvants de ses cinquante ans d'édition... Au-delà de ses Mémoires, c'est un demi-siècle de la vie de l'édition qu'il nous fait revivre, avec l'humour qui le caractérise. Une chronique intime et drôle, écrite dans une belle langue, qui offre même quelques pages émouvantes et chagrines aux copains d'abord.

La foi qui reste



★★★★☆

J-CI Guillebaud

L'iconoclaste, 240 p., 15 €

Dans cet ouvrage la foi est mise à rude épreuve: raréfaction des prêtres, églises à moitié vides, mise au ban des religions... Il en résulte des crispations, que l'auteur fustige, et la tentation des croyants de se réfugier dans une citadelle.

Alors l'auteur convoque saint Augustin et Bernanos pour rappeler les chrétiens à leurs évangiles. « *Nous sommes des voyageurs*, écrivait le grand saint d'Hippone, *qu'est ce que voyager, je le dis en un mot: avancer.* » Le déplacement, donc et non l'immobilisme: « *Une foi sûre*

d'elle-même, purifiée, comme on dit, ne se cache ni ne s'étale, elle n'a pas peur », ajoute l'essayiste. Parce qu'au fond, comme le disait Bernanos, « *le grand malheur de ce monde, la grande pitié de ce monde, ce n'est pas qu'il y ait des impies, mais que nous soyons des chrétiens si médiocres* ».

Pour l'auteur, c'est à nous, chrétiens, de témoigner de la nouveauté du message de l'Évangile. D'utiliser la force de la parole, du langage biblique, dans un monde qui justement a dévoyé le langage.

De ce point de vue, on ne peut que le rejoindre lorsqu'il regrette le manque d'enthousiasme des catholiques.

L'auteur ne craint pas de déplorer les célébrations de nos églises aux cantiques ânonnés et aux prêches assoupissants, mais c'est pour réclamer, au final, une plus forte exigence. Il en va de l'avenir de notre pays: « *Une démocratie peut-elle vivre hors valeurs, et où les chercher si les religions qui en étaient les pourvoyeuses disparaissent?* »

Le christianisme a tant à donner encore à la société française... À condition de ne pas se faire enfermer dans la case catholique, et de ne pas laisser la religion être instrumentalisée.

Vaste programme, mais Guillebaud est optimiste: si l'appareil clérical est en crise, la communauté catholique est riche de personnalités, d'initiatives, de générosité. « *Le message évangélique attend autre chose de nous, et de notre foi qui reste.* » Ce même souffle d'espérance traverse tout ce livre, mêlant enthousiasme et curiosité.

Même si le ton se fait plus grave à la fin. Comme chacun de nous, l'auteur est taraudé par le problème de la transmission. Souffrance collective pour des chrétiens qui craignent de « *devenir rapidement des zombies* », et qui « *ne seraient plus que d'hypothétiques chrétiens culturels n'ayant hérité de leurs parents qu'une "gentillesse", sans lien direct avec l'Évangile* ».

Souffrance plus intime, aussi, d'une génération qui s'inquiète sur sa propre responsabilité dans l'absence de ce chaînon de transmission. Avons-nous été à la hauteur? s'interroge-t-il avec honnêteté. Il faut pouvoir transmettre. Savoir faire place à la proposition et à l'exemplarité. Sinon, que restera-t-il de la foi?

Parfois, il faut accepter de ne pas pouvoir répondre, de se retirer pour réinvestir en silence « *le château de notre âme* ». Mais il ne faut jamais s'arrêter.

Je suis un risque



★★★★☆

Marie-Philothée Mallais

Le Cerf, 360 p., 24 €

À côté de nous, tous les jours, des vies innocentes sont détruites. Des jeunes filles abusées doivent ajouter à leurs malheurs le silence dans lequel leurs familles tentent de les enfermer. Rares sont celles qui

s'opposent à leurs proches et qui prennent la parole. Alors, lorsque ces femmes courageuses témoignent: il faut les écouter.

Tout le monde croit que Marie est heureuse, puisqu'elle grandit dans une famille bourgeoise et catholique, sans histoire, du moins en apparence. La réalité est différente: deux de ses frères abusent d'elle. Marie en parle à sa mère: celle-ci refuse d'écouter, pensant d'abord à la réputation de la famille. Alors la jeune fille doit se taire.

Elle vivra longtemps avec ce secret, accablée et traumatisée; jusqu'à ce qu'un prêtre révolté par tant d'hypocrisie l'aide à trouver la force de confondre ses agresseurs. Dans ce combat pour faire triompher la vérité, sa foi en un Dieu miséricordieux l'aidera à rester debout.

L'auteure, victime d'actes incestueux de la part de ses deux frères pendant plusieurs années, évoque son traumatisme et la difficulté à faire entendre ce qu'elle a vécu. Aidée par un prêtre puis une religieuse alors que sa famille fermait les yeux sur son drame, elle appelle l'Église à davantage d'écoute vis-à-vis des victimes d'inceste.

On appréciera le regard d'humour distancié sur l'ouest parisien. On est édifié par la foi immense et omniprésente qui enveloppe et soutient la narratrice (et la pousse même à essayer de pardonner), et les « belles personnes » croisées sur sa route qui l'aident à avancer, à s'assumer et à choisir sa vie. Au final, parce qu'il n'y a pas d'autre choix, Marie avance dignement sur un chemin escarpé et parfois dégingole. Elle puise dans son intelligence, son amour divin et

son énergie vitale inouïe les ressources pour aller plus loin, plus haut, plus forte; et être ce qu'elle désire profondément être, avec son fardeau. Voici le récit d'une lutte quotidienne pour garder l'espérance, malgré les horreurs et les mensonges. Âgée de quarante ans, l'auteur a surmonté ses années d'agression. Une leçon de courage.

Le jour où j'ai choisi ma nouvelle vie



★★★★☆

Cendrine Genty

Le Passeur, 400 p., 21 €

Les tribulations drôles et touchantes d'une femme cherchant à mener une vie personnelle épanouissante sans renoncer à une brillante carrière professionnelle, le début d'un changement de vie radical jusqu'à la création d'"L se réalisent".

Productrice et rédactrice en chef d'émissions de télévision, la narratrice mène une vie professionnelle à cent à l'heure dans laquelle elle s'épanouit. L'année de ses 36 ans, elle donne naissance à sa fille. Ne parvenant pas à concilier vie personnelle et vie professionnelle, elle plaque sa brillante carrière du jour au lendemain en dépit des injonctions répétées de son entourage. Refusant ce diktat du choix entre carrière et bébé, elle part à la rencontre de

centaines de femmes pour comprendre comment elles parviennent à conjuguer travail et vie privée.

Le constat est sans appel, des milliers de femmes sont écartelées entre famille et travail sans parvenir à trouver une place qui leur convienne. L'ampleur de ce phénomène sociétal pousse l'auteur à bouleverser son existence en mettant en péril son couple, son indépendance financière, sa confiance en elle, pour créer "L se réalisent", un programme d'actions pour orienter, mentorer et inspirer les femmes.

Ce livre relate les coulisses d'un changement de vie et témoigne d'un parcours semé d'embûches et d'obstacles, de peurs et de doutes, d'échecs et de remises en question mais aussi de fabuleuses rencontres, d'entraides et de partages, d'amour et d'amitiés.

Il était une foi



★★★★☆

Gustave Thibon

Ed. Montparnasse, DVD, 21 €

Le philosophe, théologien et poète Gustave Thibon nous a quitté il y a 16 ans. Et pourtant, son œuvre, son analyse de notre monde, restent stupéfiants de vérité et d'actualité. Ce dvd vous propose de (re)découvrir ce grand penseur du XXe siècle dans un documentaire de plus d'une heure, dans lequel nous avons le bonheur

d'entendre le philosophe lui-même parler de son parcours, de ses idées - pour ne rien gâcher, le poète s'exprime admirablement bien.

L'ami de Simone Weil évoque sa jeunesse, la vie dans son village natal aux mœurs profondément ancrés, le monde paysan. Le théologien s'exprime également sur des sujets concernant la foi - qu'il a belle et simple: *lux, credo, magnificat, fides, l'amor, la Croix, libera me, in paradisiium...*

Enfin, l'homme de lettres émaille ses propos de nombreuses citations, de Simone Weil bien sûr, mais également de Victor Hugo ou de Bossuet... La vraie lumière n'est pas celle qui m'éclaire, mais celle qui m'aveugle... Ce sont les mots justes parmi de nombreux de Gustave Thibon, un des plus grands penseurs catholiques du XXe siècle.

L'art de perdre



★★★★☆

Alice Zeniter

Flammarion, 500 p., 22 €

L'Algérie dont est originaire sa famille n'a longtemps été pour Naïma qu'une toile de fond sans grand intérêt. Pourtant, dans une société française traversée par les questions identitaires, tout semble vouloir la renvoyer à ses origines. Mais quel lien pourrait-elle avoir avec une his-

toire familiale qui jamais ne lui a été racontée?

Son grand-père Ali, un montagnard kabyle, est mort avant qu'elle ait pu lui demander pourquoi l'Histoire avait fait de lui un « harki ». Yema, sa grand-mère, pourrait peut-être répondre mais pas dans une langue que Naïma comprend. Quant à Hamid, son père, arrivé en France à l'été 1962 dans les camps de transit hâtivement mis en place, il ne parle plus de l'Algérie de son enfance. Comment faire ressurgir un pays du silence?

Dans une fresque romanesque puissante et audacieuse, l'auteur raconte le destin, entre la France et l'Algérie, des générations successives d'une famille prisonnière d'un passé tenace. Mais ce livre est aussi un grand roman sur la liberté d'être soi, au-delà des héritages et des injonctions intimes ou sociales.

L'auteur évoque l'Enéide et note que l'histoire des harkis et de leur arrivée en France, n'a pas été « chantée ». Il y a tout un pan – un espace, un temps, des hommes – qui n'a pas eu sa place dans la littérature. Alors oui, l'auteur cherche à leur créer une maison littéraire.

Depuis quelques temps on voit plusieurs jeunes gens s'emparer de l'histoire de l'Algérie (Kaouther, Adimi, Marie Richeux...). Le temps fait son œuvre. Il diminue la peur que l'on peut ressentir, si l'on aborde un pareil sujet, d'être réduit à celui-ci. Cette peur qui fait que, quand on est très près de la déflagration, on préfère se taire.

En plus de la distance offerte par le temps, il y a l'envie de faire de la littérature. De proposer une expé-

rience sensible, de temps long, au lecteur. Une expérience qui passe par l'intime, par le corps... C'est tellement différent d'un discours politique plaqué sur ces questions; ces discours qui ont étouffé la parole des harkis, en la manipulant. La littérature permet de ne pas plaquer de grilles de lecture, mais de se nourrir de ce travail de connaissance « par en dessous ».

Le judaïsme ancien et les origines du christianisme



★★★★☆

Simon Mimouni

Bayard, 700 p., 35 €

La question des origines du christianisme demeure très débattue. Quelle était la nature de ce mouvement religieux? Comment se sépare-t-il du judaïsme? Quelle est l'identité de Jésus de Nazareth? De Marie? Celle de Saül, ou Paul de Tarse? Que savons-nous aujourd'hui sur les origines du christianisme? Comment?

Ce livre regroupe un ensemble d'études sur les origines du christianisme, la manière dont il s'est séparé du judaïsme, ses grandes figures comme Jésus, Marie ou Paul ou encore la littérature apocryphe. Elles éclairent historiquement et scientifiquement des questions controver-

sées telles que la virginité de Marie, la constitution et la datation des écrits canoniques, la judaïté de Jésus ou son tombeau.

Les nouvelles études réunies ici proposent des éléments de compréhension sur les débuts du mouvement chrétien, son évolution et son histoire dans le cadre du judaïsme des deux premiers siècles de notre ère. Hors de tout débat polémique, elles permettent notamment d'évaluer certaines des difficultés qu'éprouvent les théologiens dans leur approche de ces questions, souvent controversées, en conflit avec les dogmes bien postérieurs aux événements historiques sur lesquels ils se fondent.

Le disparu



★★★★☆

Jean-Pierre Le Dantec

Gallimard, 180 p., 17 €

François Contellec tombe par hasard sur un ancien camarade de classe, Pierre-Alain Jézéquel, dans un TGV. Les retrouvailles entre les deux hommes font ressurgir un passé fait d'amitié adolescente, de rivalités scolaire, politique, sportive et amoureuse, au sein d'un pensionnat breton marqué pour eux par la personnalité d'un jeune professeur de français, Loïc Quéméner.

Nous sommes en 1959. Quéméner, qui a réussi à faire aimer la

littérature aux plus obtus des cancre, est appelé en Algérie. C'est de là qu'il écrit à ses élèves pour leur rapporter la réalité de cette guerre qui ne dit pas son nom.

François décide d'enquêter, des décennies plus tard, sur les circonstances du décès de Quéméner au cours d'une opération militaire. D'autant que Pierre-Alain, devenu général de l'armée française, lui confie des éléments troublants...

Ce roman retrace avec finesse la période de la guerre d'Algérie vécue par des jeunes gens à la fois enthousiastes et naïfs. L'auteur tisse délicatement le lien entre cette histoire exhumée et la France d'aujourd'hui.

Lénine, l'inventeur du totalitarisme



★★★★☆

Stéphane Courtois

Perrin, 450 p., 25 €

Voici « la » biographie politique de Lénine, l'homme qui a fait basculer le monde dans le XXe siècle, l'époque des totalitarismes communistes, fascistes et nazi, par Stéphane Courtois, le maître d'œuvre du *Livre noir du communisme*, best-seller mondial. Cette biographie, la plus attendue du centenaire de 1917, est le fruit d'une vie de travail consacrée à l'étude du communisme.

À rebours de l'idée dominante qui dédouane Lénine pour mieux accabler Staline, l'auteur établit comment le jeune intellectuel radical – marqué au fer rouge par l'exécution de son frère aîné – a pensé, voulu puis instauré une dictature idéologique impitoyable, inventant les concepts (révolution mondiale, dictature du prolétariat, parti-État, centralisme démocratique, économie planifiée, terreur de masse) et les instruments (parti unique, police politique, Armée rouge, goulag...) du totalitarisme qui devait signer les horreurs du XXe siècle.

D'emblée, Vladimir Ilitch Oulianov se distingue des autres opposants au tsarisme en s'opposant non seulement aux libéraux et aux démocrates, mais aussi à toutes les mouvances socialistes, qu'il vitupère à coups d'écrits et de discours incendiaires. Aidé par une force de conviction peu commune, il choisit de s'appuyer sur une minorité de révolutionnaires professionnels dévoués plutôt que sur l'agrégation des masses. Cette faiblesse apparente fait sa force : elle lui permet d'avancer dans l'ombre pour mieux se préparer à l'exercice du pouvoir, qu'il conquiert à la hussarde en octobre 1917. Nourri des échecs de la Révolution française puis de la Commune, il le conserve en l'étendant par un recours systématique à la violence conjugué à un rare opportunisme politique. Ainsi parvient-il à gagner la guerre civile puis à assurer son emprise sur la société, faisant table rase au profit de son disciple et successeur. Une prose limpide au service d'une démonstration implacable.

Macron: miracle ou mirage ?



★★★★☆

Pierre-André Taguieff

Ed. de l'Observatoire, 360, 18 €

Comment interpréter la marche triomphale d'Emmanuel Macron sans donner dans l'admiration naïve ni dans le dénigrement de principe? L'auteur propose trois hypothèses :

– Il s'agit d'une sorte de miracle: un événement hautement improbable a eu lieu. Reste à expliquer comment le chef charismatique a pu transformer sa puissance de séduction en victoire politique, et à s'interroger sur ce qu'il en fera.

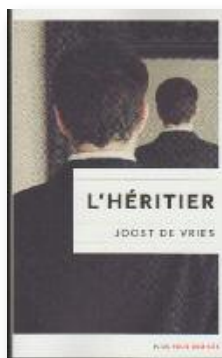
– Ses succès électoraux relèvent du symptôme: Macron apparaît comme le produit de la décomposition du système politique français qu'il a habilement exploitée, substituant au vieux clivage droite-gauche le nouveau clivage ouvert-fermé.

– Il faut voir dans le phénomène Macron quelque chose comme un mirage: le manieur de symboles tenant du prestidigitateur a réussi à faire croire qu'il portait la bonne nouvelle d'un « changement » salvateur. Mais le stratège hors pair ne saurait faire oublier qu'il est un héritier et non un fondateur.

Centriste et téméraire, courtois et « dégaïste », politiquement correct et « antisystème » : pour l'auteur,

telle est la recette Macron, une « modération audacieuse », illustration emblématique de la démagogie discrète et policée des nouvelles élites éclairées. L'historien des idées, dissèque le macronisme et n'y voit rien d'autre qu'un « centrisme téméraire », de la communication, un élitisme, soit le symptôme, selon lui, d'un système politique en décomposition.

L'héritier



★★★★☆

Joost de Vries

Plon, 320 p., 21 €

Quand il apprend le décès de son mentor Josip Brik, le philosophe spécialiste du métadiscours sur Hitler, Friso de Vos est anéanti. Profitant de sa détresse, un certain Philip de Vries, inconnu total, occupe alors le devant de la scène, multiplie les apparitions télévisées et devient le successeur de Brik aux yeux du monde entier.

Refusant de se laisser reléguer au second plan, Friso se rend à Vienne pour un colloque, bien décidé à montrer qu'il est le seul vrai connaisseur de l'œuvre de Brik et son unique dauphin. Mais quand on le confond avec l'imposteur, Friso décide de se prêter au jeu. Un tour de force littéraire éblouissant. Peut-on se jouer de l'identité? La frontière avec l'imposture est-elle si éloignée?

Se jouant de la culture universitaire, mêlant références littéraires et culture pop, le roman nous entraîne dans l'univers de l'intelligentsia internationale ou la réalité compte moins que ce qu'on en dit. Une satire universitaire cinglante, un conte absurde extrêmement érudite.

L'auteur offre un roman, avec des scènes en miroir ou en poupées russes, des jeux d'identité en cascade, un nombre incroyable de références historiques et littéraires. La force de ce roman réside dans le naturel avec lequel l'auteur-narrateur nous entraîne dans un conte absurde ou sa plume frivole et imagée nous porte jusqu'à une conclusion réussie. Un conte absurde extrêmement érudite, fin, intelligent et maîtrisé.

Personnalités toxiques



★★★★☆

Mmes Lemoine et Pélissier du Rausas

Ed. des Béatitudes, 250 p., 16 €

Les personnes victimes d'abus sont de plus en plus nombreuses au sein du couple, de la famille, de l'école, de la communauté, de l'entreprise. Détruites à petit feu, à l'insu de leur entourage, elles pensent que c'est de leur faute, en dépit de leurs efforts. Elles ignorent qu'elles ont à faire à des personnalités toxiques, le plus souvent narcissiques, voire perverses.

Mais être victime n'est pas une fatalité. Le scénario du prédateur peut être dévoilé. Ce livre présente des cas d'abus où les victimes découvrent ce qui leur arrive et osent se libérer. Dénoncer la stratégie perverse est la première étape de la libération. Un entourage bienveillant et un thérapeute bien formé aideront ensuite à se reconstruire.

Pourquoi cette explosion actuelle d'abus en tous genres? L'immaturation affective en est une cause importante: éduquer autrement peut y remédier et contribuer à une meilleure prévention. Comment réagir en chrétien face à ce déchaînement du Mal? Est-il possible de pardonner? À travers les témoignages donnés, des pistes se dégagent.

Pour l'amour de l'histoire



★★★★☆

Ss dir J Guérout

Les Arènes, 1536 pp., 34 €

En vingt ans, « Les Rendez-vous de l'histoire » sont devenus l'événement le plus important autour de l'Histoire en France.

Historiens, chercheurs, universitaires et plus de 40 000 visiteurs se retrouvent chaque année à Blois, le temps d'un long week-end d'octobre, pour débattre et réfléchir. Les conférences et les débats en sont le temps fort.

Sélectionnées parmi plusieurs centaines de conférences, ces trente « leçons d'histoire » couvrent l'ensemble des périodes, de la Préhistoire à nos jours. En une vingtaine de pages par sujet, chaque historien délivre le meilleur de ses recherches dans un texte clair et accessible à tous. Un livre intéressant qui permet de découvrir certains thèmes ou certains sujets, bien que l'esprit soit ayu politiquement correct. La période contemporaine y est très représentée alors que la partie médiévale est sous représentée.

La recherche scientifique



★★★★☆

Pierre Joliot

Flammarion, 80 p., 13 €

Quelles sont les qualités pour devenir chercheur? Faut-il être bon? Parler anglais? Reste-t-il de grandes découvertes à faire? Le hasard joue-t-il dans la recherche?

Pierre Joliot, héritier d'une lignée de grands chercheurs, répond à toutes les questions que se posent les jeunes sur la recherche scientifique, ainsi qu'à cette grande question: Qu'est-ce que la recherche? Une passion, un plaisir, un jeu!

À l'occasion des 150 ans de la naissance de Marie Curie, son petit-fils raconte la recherche scientifique, du début du XX^e siècle à aujourd'hui. Pour les 10-13 ans.

Pourquoi motivé est-il si compliqué?



★★★★☆

Susan Fowler

Pearson, 220 p., 27 €

Vous occupez un poste de dirigeant et vous pensez que vous devez "motiver vos troupes"? Prenez le temps de réfléchir. Il est peut-être préférable de commencer par assimiler vous-même les principes de la motivation. Susan vous explique dans ces pages comment passer ensuite à l'action!

L'auteur détaille comment amener les salariés à aborder leur activité dans une perspective nouvelle, en la considérant comme une potentielle source d'épanouissement. Les objectifs de l'entreprise deviennent leurs propres objectifs dès lors qu'ils se sentent vraiment concernés. Pour l'auteur la mission du manager est d'aider les salariés à découvrir que le travail permet de satisfaire leurs besoins psychologiques fondamentaux.

Un plaidoyer convaincant destiné à rappeler qu'il n'existe pas de véritable leadership si l'on ne s'adresse pas à la fois au cœur et à l'esprit de ceux que l'on dirige. La question n'est pas de savoir si vos salariés sont motivés mais pourquoi. L'auteur propose un nouveau paradigme de la motivation, une alternative claire

et simple qui s'impose depuis longtemps comme une évidence.

L'auteur a appris aux managers et aux responsables des ressources humaines à activer la motivation optimale en eux-mêmes et chez les autres afin de renforcer l'implication des salariés. Ce fut pour nous tous une révélation! Nul doute que ce livre produira un effet d'entraînement sur un large public.

Ce livre donne de l'espoir. Rien ne nous oblige à imposer à nos équipes une politique du résultat au détriment de leur santé et de leur bien-être. La réussite vient d'elle-même quand les salariés s'accomplissent dans leur travail. Ce livre montre comment créer les conditions de leur épanouissement.

La puissance de la gratitude



★★★★☆

Père P. Ide

Ed. de l'Emmanuel, 300, 19 €

Pascal Ide nous offre de précieux conseils pour expérimenter la puissance de la gratitude, jusque dans ses effets sur notre corps et notre psychisme. Il s'appuie pour cela sur de nombreuses études aux résultats spectaculaires, des exemples très concrets et des illustrations cinématographiques. Mais surtout il relie cela à une saine théologie.

Ce livre nous éveille ultimement à la source de tout don, à Celui dont nous n'aurons jamais fini de reconnaître les dons et que nous n'aurons jamais fini de remercier, notre Créateur. Une invitation à renoncer à la banalité du quotidien et à la tristesse que peuvent engendrer nos habitudes d'hyperconsommation, en adoptant le regard émerveillé de celui que tout don surprend et réjouit. Le secret du père Ide réside dans son approche complète de l'homme, et en un déroulé logique (et bourré d'exemples) de son propos. Pour aller vers la vraie joie il n'y a que le don. Un livre qui peut changer une vie.

J'ai écrit le rôle de ta vie



★★★★☆

Marcel Pagnol

R Laffont, 270 p., 21 €

Qui se tient au seuil de ces pages inédites s'apprête à entrer dans l'intimité du bureau de Marcel Pagnol, l'un de nos plus illustres, de nos plus populaires, de nos plus éternels auteurs. Lire ses correspondances de cinéma, c'est traverser plusieurs époques ou la petite histoire côtoie toujours la grande, c'est découvrir le vrai sens de l'amitié avec les fidèles de la première heure (Henri Jeanson), les camarades qu'on retrouve autour d'une bouillabaisse à Saint-Tropez (René Clair), à Bandol (Raimu), à Carry-le-Rouet (Fernandel),

ou les pairs qu'on fréquente à Saint-Jean-Cap-Ferrat (Jean Cocteau). Dans ces missives se dévoilent d'âpres négociations, des intrigues d'académiciens, des coups de gueule homériques suivis de réconciliations quasi amoureuses, des témoignages de soutien quand la critique se fait cruelle ou simplement des échanges sur tel scénario, telle distribution, tel matériel de tournage. Et puis, il y a l'Amérique qui tend ses bras: Charles Boyer et Maurice Chevalier rêvent de faire venir Marcel à Hollywood pour qu'il rencontre tous ceux qui l'admirent, de John Huston à Cary Grant, de Preston Sturges à William Wyler. Au travers de ces lettres exhumées de l'oubli et présentées par Nicolas Pagnol, petits-fils de Marcel, toute une vie de cinéma défile devant nos yeux, avec une verdeur et une authenticité que le temps n'a en rien ternies. Si vous croyez connaître Pagnol parce que vous connaissez ses œuvres, vous allez découvrir un être rare, subtil, mais surtout ignoré jusqu'alors du grand public.

